

Les rues sont bien tracées. Les maisons, bâties en pierre jusqu'au premier étage, se continuent en bois avec balcons du plus pittoresque effet. A six heures du soir une barque nous conduit à bord du *Peyho*.

Quelle est mon impression dernière sur la terre des Pharaons? M. Renan salue quelque part l'Égypte comme « un phare au milieu de la nuit profonde de la très haute antiquité ». Quoi qu'il en soit de la réalité, de l'élévation, de la vétusté du phare, je doute qu'il ait jamais éclairé quelqu'un ou quelque chose d'une lumière bienfaisante et utile. Le dirai-je? est-il bien sûr que ce phare ait jamais été allumé? Je n'en crois rien. Ce qu'il y a d'évident, c'est que nous quittons ce pays sans y avoir rencontré un seul monument érigé à la dignité personnelle, au courage, au dévouement, à une vertu quelconque. Le peuple qui l'a habité n'a connu que des maîtres, il n'a pas soupçonné la PATRIE au-dessus d'eux. Après cette constatation, qui explique tout le reste, et malgré ses gigantesques ruines, l'Égypte d'autrefois, et peut-être celle d'aujourd'hui, demeure un pays jugé. Je le quitte sans regret et en secouant la poussière de mes pieds. Je n'aime ni l'homme sans le sentiment de sa valeur personnelle, ni les peuples qui n'ont jamais senti le souffle de la liberté.

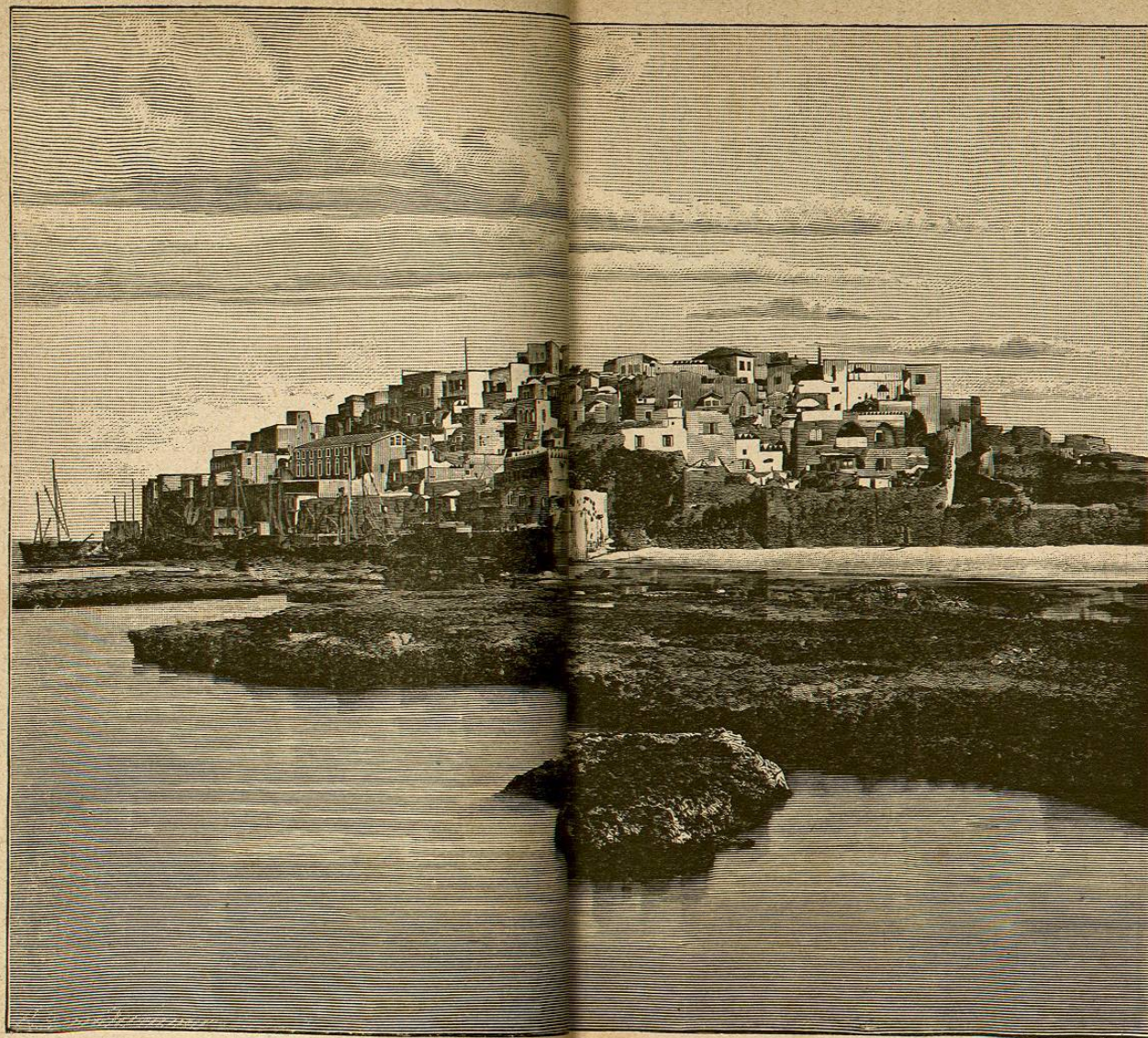
LA TERRE SAINTE

Dimanche, 11 mars.

Lætare! La coïncidence est heureuse, et cette provocation à l'enthousiasme, que la sainte liturgie nous adresse aujourd'hui, est en harmonie parfaite avec les battements de notre cœur. Ce que nous voyons à l'horizon, sous le rayonnement d'un ciel empourpré par les feux de l'aurore, c'est la Terre Sainte.

Pourquoi nous semble-t-il que cette terre est à nous? On n'y parle pas notre langue. Il n'y a rien de notre civilisation et de nos mœurs; les hommes qui la peuplent nous méprisent ou nous détestent. On nous y accueille par intérêt, ou plutôt c'est par peur qu'on nous y subit. Le monde barbare commence ici, et notre âme l'oublie. A cette brise parfumée qui nous arrive des jardins de Jaffa, je tressaille comme si je sentais dans l'air quelque chose de la patrie. Quel lien me rattache à ce que je n'ai jamais vu? Quel sentiment me fait aborder ici aussi joyeusement qu'aux rives de France? Qui me fait citoyen de ce pays où je vais débarquer pour la première fois? C'est la religion. A elle aussi il appartient de créer des liens, des souvenirs, des enthousiasmes et des tendresses.

Si le cœur du christianisme est à Rome, son berceau fut la Palestine. Là les patriarches, les prophètes, les peuples préparèrent l'avènement de Celui qui devait détruire le mal universel en inaugurant l'ère du pardon, de la réhabilitation et du salut. Les premiers récits qui, sur les lèvres d'une mère, ont charmé mon enfance m'apprenaient les noms de Mambré et d'Abraham, de Béthel et de Jacob, de Dothaïm et de Joseph, de Bethléhem et de Jésus. Plus tard j'ai trouvé les meilleurs délasséments de ma vie sacerdotale à étudier le développement de la révélation divine dans l'histoire du peuple d'Israël. Ces montagnes de Juda et d'Éphraïm, ces plaines de Saron et de Séphéla, que je contemple jusqu'aux dunes d'Azot, d'Ascalon et de Gaza; ces rives aux blancs récifs où je vois expirer les vagues hésitantes, sont pour moi des sites connus et où je crois être passé depuis longtemps. Bethléhem, Nazareth, Capharnaüm, Béthanie, Jérusalem, villes où j'ai pieusement suivi le Maître, je vous salue. Là je l'ai contemplé petit enfant dans la crèche, jeune ouvrier dans l'atelier, astre cachant dans l'humilité les rayons de sa gloire, et ne laissant deviner au fond de sa jeune vie pleine de perfection que son désir de glorifier le Père et sa soif de s'offrir en victime. Près du lac je l'ai entendu instruisant les multitudes sur la barque de Simon-Pierre, au bruit cadencé des flots. Chez Marthe et Marie, je l'ai admiré formant sa petite église à l'ombre des sycomores et des palmiers; dans la capitale, je l'ai vu tour à tour tendre et



terrible à travers la lutte, puissant comme Dieu, faible comme l'homme. J'ai tressailli sous sa parole, j'ai pleuré devant sa douleur, j'ai incliné ma tête au pied de sa croix, levé mes bras et ma voix au ciel devant son sépulcre vide. Oui, ce pays est le pays de mon âme. Ne dites pas c'est la terre de l'islam ; l'islam l'occupe et la souille comme la vermine déshonore la relique d'un héros. Cette terre n'est pas à lui, et le jour viendra où, sans tirer le glaive, arme malvenue dans les mains de l'Église, au nom des peuples civilisés nous lui dirons : « Va-t'en d'ici, c'est notre place. Ne sais-tu pas que ce lieu où tu marches est une terre doublement sainte, la patrie de notre Dieu et la patrie de nos âmes ? A nous seuls de la garder pour sa réhabilitation suprême, à toi de la fuir. De ton père il fut dit : *Ismaël est un âne sauvage, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui.* Ne provoque pas les luttes sanglantes, ton sang est trop pauvre pour en verser encore. Retourne au désert, c'est là ta place, et laisse à la civilisation chrétienne le pays de l'Évangile. »

Mais nous voici en rade et presque sous les murs de Jaffa. Cet amalgame de maisons groupées sans symétrie, carrées comme des ailes de fortins, moitié neuves moitié antiques, produisent un effet singulier. Le nom de Belle, *Yafô*, donné à la ville, lui vient-il des jardins qui l'entourent ou de la mer qui la baigne ? Je ne sais, mais, appliquée à la cité même, l'épithète semblerait une véritable dérision. Rien cependant dans notre état nerveux ne

nous rend l'admiration difficile. La traversée a été courte et paisible. Jaffa a réellement piètre mine. Quelques misérables barques près du quai et un vapeur du *Lloyd* au large : voilà toute la vie de ce méchant port de mer.

Par une exception fort appréciable, aujourd'hui le débarquement n'aura rien de dangereux ni même de difficile. On sait que d'ordinaire la rade est ici très agitée, sinon inabordable. Les pèlerins qui comptaient descendre à Jaffa doivent parfois aller prendre terre au mont Carmel, ce qui ne revient pas absolument au même.

M. Victor Guérin est avec nous sur le bateau. Son aimable famille, cruellement éprouvée par un deuil récent, l'accompagne dans ce quatrième voyage en Terre Sainte. Je ne connais personne de plus poli, de plus bienveillant, de plus modeste que ce vieillard. Peut-être même sa modestie et sa bienveillance font-elles trop oublier tout ce qu'il sait ? Au temps où nous vivons, l'énergie dans l'affirmation, sinon le verbe haut, ne semble pas inutile pour contredire et humilier la fausse science qui fait tumulte. Nos savants trop humbles, si méritants soient-ils, me rappellent ces instruments délicats qui, dans les symphonies de Wagner ou de Halévy, esquissent timidement un motif délicieux pour laisser à la voix corsée des cuivres le soin de les reprendre. Comme ceux-ci le redisent bruyamment et à satiété, ils finissent par laisser croire qu'ils l'ont dit tout seuls, ou tout au moins qu'ils l'ont chanté les premiers. Il y a une ressemblance frappante entre M. Guérin

et notre initiateur à l'exégèse biblique, le regretté M. Le Hir. Encore un qui fut trop modeste. Cela profita sans doute beaucoup à son âme, mais trop peu à l'Église, qui devait attendre davantage d'une si riche organisation. Un jour M. Renan, son élève, trouva bon de prendre ses manuscrits en lui laissant sa modestie. Jeune encore et inconnu, il se mit à publier à voix retentissante et cadencée ce que le professeur de Saint-Sulpice n'avait que timidement articulé entre deux hoquets. Il parla en maître de ces langues sémitiques qu'il n'avait jamais étudiées qu'en écolier. L'effet fut des mieux réussis, et sa fortune littéraire fut faite. Je voudrais que la vraie science ne manquât ni d'assurance ni de décision, et qu'elle ne laissât pas les frelons manger le miel préparé par les abeilles.

M. Guérin nous sera utile en Palestine, si sa famille et ses relations ne l'absorbent pas trop. En attendant, le prieur des Dominicains de Jérusalem a envoyé un religieux, le P. Séjourné, aussi aimable que diligent, pour nous faciliter le débarquement. Il n'y a qu'à le laisser faire, sa prudence veille aux moindres détails. Six rameurs dirigent lestement notre chaloupe à travers les récifs, et en cinq minutes nous sommes à terre. Ma main s'incline vers ce sol sacré pour le toucher, et instinctivement elle se reporte à mes lèvres dans l'attitude du respect. Salut à la terre de Dieu !

Tandis que très habilement on conteste et on élude les prétentions de la douane sur nous, nos malles et nos passeports, pièce surrogatoire qui

ne fait pas partie de nos bagages, j'observe que le quai est bâti avec des pierres de grande dimension et d'un fort beau travail. Elles viennent de Césarée. La vieille tour de Straton ne devint autrefois une grande ville qu'au détriment de Joppé. Joppé se venge aujourd'hui en édifiant ses maisons et ses quais avec les ruines de Césarée détruite. Des fûts de colonnes brisées se montrent partout dans les murailles. Les Arabes emploient cela pour du moellon. L'islamisme aime beaucoup à vivre des travaux d'autrui; et, dussent les frais de démolition ou de transport dépasser ceux de la pierre prise à la carrière voisine, il préfère renverser. C'est sa vieille mission, il y reste fidèle.

Les rues sont étroites, sales, mal pavées et en escaliers perpétuels. Après une assez fatigante ascension, — soixante-six mètres, — nous arrivons à l'hôpital Saint-Louis, fondation récente de M. Guinet, un charitable Lyonnais. Le coup d'œil sur la mer est splendide. La vaste plaine d'azur semble immobile. Le *Peyho*, notre bateau, y jette les dernières vapeurs de sa machine, qui semble éteindre ses feux. Son drapeau flotte au vent et nous adresse le salut de la France. Il se reposera en rade jusqu'à ce soir. Là arrivèrent jadis les navires d'Hiram, roi de Tyr, portant les cèdres du Liban pour la construction du temple. Là s'embarqua, sur un bateau bien peu semblable au nôtre, ce pauvre Jonas qui, afin de ne pas aller à Ninive, où Dieu l'envoyait, prenait sa place pour Tharsis, où il ne devait pas arriver. On sait comment, jeté à

la mer pour calmer une effroyable tempête, il fut recueilli et ramené sur sa véritable route par un monstre plus agile encore que celui d'où nous sortons, nageant de ses propres forces et n'ayant pas besoin d'une chaudière pour entretenir la vie dans ses flancs.

Notre première joie va être d'offrir le saint sacrifice sur cette terre où l'on se sent si près de Dieu. Est-ce d'en haut, est-ce d'en bas que vient la grâce? Notre joie spirituelle est grande. La maison, entièrement neuve, est admirablement tenue par les sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Le jeune aumônier a pour nous des attentions délicates. Notre matinée se passe sur la terrasse à prendre possession, par le regard, de ce long pays désert et maudit, qui exerce quand même sur nos âmes une si puissante attraction. Nous allons au nord, au midi, au levant surtout, où se trouve Jérusalem, et en esprit nous nous y arrêtons, redisant ensemble les grands souvenirs qui nous attendent partout.

Un bon religieux maronite vient nous faire visite et nous transmettre le vif désir qu'a son patriarche de nous recevoir dans le Liban. Déjà, en Égypte, nous avons été honorés d'une démarche pareille. Cette fois l'ambassade se complique de présents : confitures exquises, dit-on, vins blancs venus dans les montagnes de Syrie, où le nom français est encore tant respecté. Décidément nous sommes des personnages. Je pense bien que c'est à mon ami que ces attentions s'adressent. Il est le père

spirituel et le protecteur-né des rares Maronites qui vont à Saint-Sulpice se former à la science et aux vertus sacerdotales.

La soirée est consacrée à visiter les souvenirs bibliques de la cité. A travers des rues que nous avons parcourues ce matin, nous arrivons à la petite mosquée dite *el-Thabieh* ou du *Bastion*. C'est là qu'une très ancienne tradition place la demeure de Simon le corroyeur. Les maisons avoisinantes ont toutes un cachet de haute vétusté. On entre dans celle de Simon par un premier appartement voûté, qui s'ouvre sur un second de même architecture et sur une cour. Dans celle-ci un puits fournit en abondance de l'eau excellente. Il a pu être utilisé jadis par un tanneur. La pierre dure qui en circonscrit l'orifice est usée par les cordes qui y glissent dans de séculaires rainures. Un figuier abrite la cour et grimpe sur la terrasse de la maison. C'est là que nous montons, nous aussi, pour juger si le site correspond aux indications des *Actes des apôtres*.

Il y est dit que la demeure du corroyeur était près de la mer¹. Le bastion qui donne son nom à la petite mosquée s'appelle lui-même *Bordj-el-Bahar*, le *Bastion de la mer*. L'anse ensablée que nous voyons à nos pieds vers le sud fut autrefois un petit port. On comprend que le quartier des tanneurs se trouvât dans cette direction. Ceux-ci, en effet, exerçant, aux yeux du judaïsme forma-

¹ Actes, x, 6.

liste, une profession impure, étaient d'ordinaire confinés sur un point spécial de la cité. Régulièrement c'était le moins propre de tous et le plus rapproché de la mer, ce qui leur permettait de se débarrasser des scories encombrantes pour leurs ateliers et dangereuses pour la santé publique.

Quand Pierre vint à Joppé, il était à ce moment décisif de son apostolat où la grâce de Dieu, par des inspirations directes, et peut-être aussi par l'organe de Saul, le nouveau converti, lui faisait entrevoir la nécessité d'ouvrir enfin les portes de l'Église à tout homme de bonne volonté. S'étant logé, durant sa tournée pastorale, chez un tanneur, il témoignait qu'il avait commencé de rompre avec les préjugés rabbiniques sur l'impureté des métiers, en attendant d'en finir avec l'indignité présumée des Gentils.

Un jour, sur la terrasse de la maison, Pierre eut faim. Il était midi, heure de la prière et du repas. Or il fut ravi en extase. Un vase ou un linceuil, retenu à ses quatre extrémités, descendait du ciel vers lui. Il contenait toute sorte d'animaux purs et impurs, et une voix disait : « Lève-toi, Pierre, tue et mange. » Et comme l'apôtre hésitait : « Ce que Dieu a purifié, ajouta la voix, garde-toi de l'appeler impur. » Le Fils de Dieu a lavé le monde dans son sang, et le premier de ses apôtres estimerait que ce monde est encore souillé ? La loi doit-elle subsister là où désormais règne la grâce ?

En même temps, dans la rue étroite qui est à

nos pieds, les émissaires d'un centurion romain demandaient à haute voix si Pierre n'était pas chez Simon le tanneur. De la terrasse, l'apôtre les entendit. L'Esprit lui disait en même temps : « Lève-toi, va à ceux qui te réclament et suis-les; c'est moi qui te les ai envoyés. » Cet ordre était la fin officielle du judaïsme. Non, et désormais Pierre le voit clairement, il n'est plus besoin de vestibule pour entrer dans le royaume de Dieu. Les bras du Crucifié sont ouverts à tout le genre humain, et non pas aux seuls circoncis. Jésus sauve quiconque veut être sauvé. Puisque Dieu le veut, Pierre oublie que les émissaires sont païens, et il les invite à partager chez le tanneur l'hospitalité qu'il y reçoit lui-même.

L'appartement où ils s'installèrent dut être celui qui, devenu plus tard un sanctuaire chrétien, fut transformé en mosquée par les musulmans. On comprend que l'Église ait de bonne heure entouré de respect et consacré par des réunions pieuses le lieu où elle avait vu tomber les barrières étroites du judaïsme. Il mesure six mètres de large sur huit de long. Quelques Arabes, accroupis sur des nattes, y sont en prières. Rien de plus pauvre que cet oratoire. Un blanc de chaux est le seul ornement de ses murailles. Il n'est pas même pavé. Nous cueillons une fleur sur la terrasse, où courent d'énormes lézards gris.

La visite des couvents latin, grec et arménien, à travers des escaliers interminables, est d'un médiocre intérêt. Chez les Arméniens nous observons

curieusement ces fameuses salles où moururent les pestiférés français, en 1799. Elles sont encombrées par des pèlerins qui font là leur ménage et couchent pêle-mêle. Bonaparte, pour épargner les suprêmes douleurs aux malades enfermés ici, et qui allaient tomber aux mains de l'ennemi, les fit-il empoisonner? Quelques historiens l'assurent.

Sans perdre de temps, une voiture nous emporte, à travers des bosquets d'orangers, à la villa d'un archimandrite grec où la tradition croit retrouver le souvenir de Tabithe. La famille qui gère cette propriété nous fait le plus aimable accueil, et veut nous être présentée tout entière, depuis le vieil aïeul jusqu'au plus jeune enfant. Après les compliments d'usage, nous traversons un vaste enclos planté d'orangers, de vignes et d'amandiers, pour arriver à la caverne que la tradition vénère comme la sépulture de la charitable Tabithe. Nous y pénétrons aisément. Six fosses sépulcrales à peu près pareilles y ont été creusées. Est-ce là le tombeau où fut un jour ensevelie, au milieu de sa famille et de ses serviteurs, cette providence des pauvres que Pierre avait ressuscitée? Ce n'est pas impossible. Glanons sur cette terre, où elles s'étaient radieuses, quelques fleurs pour nos amies de France, Tabithes généreuses, secours des pauvres, mères des orphelins, dont le souvenir nous suit même au delà des mers.

Tandis que mes compagnons, par un escalier intérieur, montent sur la plate-forme de la villa pour admirer le paysage, je cherche et je trouve la